

Genève ; il a des rapports avec M. Stapfer par sa manière large et élevée de considérer les choses ; il n'a rien de cette petitesse d'esprit qu'on trouve chez quelques-uns de nos orthodoxes, et rien de cette dureté et de cette inflexibilité qu'on trouve chez d'autres. Il y a chez lui un zèle, un dévouement qui intéresse. Le résultat de cette conversation sera de me faire penser ; c'est tout ce que j'en puis dire, car du reste elle me laisse ou me replonge plus avant dans le doute ou l'incertitude où je suis au sujet des opinions religieuses : orthodoxe, méthodiste, arien, je suis tout cela tour à tour, et cette incertitude est un mal cruel, mais nécessaire ; et d'où je ne doute pas qu'il ne puisse sortir à la fin d'heureux fruits. En me décidant tout de suite, je risquerais trop de me tromper ; en attendant, en réfléchissant quelques années, je ne sais pas si je trouverai la vérité, mais du moins j'en serai plus près...

Octobre 1823. — J'ai passé une belle soirée hier à Cara. J'ai encore fait la lecture aux Vernet. Je fais un petit perfectionnement chaque fois. Cette dernière fois, qui était la troisième, j'ai improvisé l'explication et la prière. Figure-toi mon embarras, quand en ouvrant l'Évangile pour me préparer un peu, j'ai trouvé que c'était le chapitre XIV de saint Jean sur lequel il me fallait parler ! En y pensant, j'ai trouvé le moyen de traiter le sujet sans rien dire que je ne crusse ou ne comprisse pas. Si tu

savais comme j'ai des dispositions à l'orthodoxie! Il y a chez ces gens là un sérieux, un zèle, un dévouement, une conviction qui me frappe, me fait douter de ma piété, me fait honte de ma froideur, me fait craindre d'être dans l'erreur. Je veux laisser de côté toute considération humaine, prendre l'Écriture, mon cœur et ma conscience, et juger. Quel bonheur que je sois occupé dans ce moment du travail qui peut le mieux me préparer à la lecture de l'Écriture sainte! Ces thèses seront faites consciencieusement. Si j'arrive à des résultats trop libéraux, je ne publie pas en français, décidément, je ne publie pas. Je ne veux pas scandaliser des personnes pieuses, et cela peut-être pour me rétracter ensuite. Et si je n'arrête pas mes opinions sur l'inspiration, je dirai franchement la chose; et je me contenterai d'énoncer quelque faits ou quelques thèses¹. Et puis, si je ne suis pas plus déterminé qu'à présent au mois de juillet prochain, je ne pourrai jamais me décider à prendre les engagements et la responsabilité du ministère. Non, c'est impossible...

Ces affaires religieuses me trottent toujours par la tête. Ces différences me font une peine que je ne puis dire : c'est un mur que je voudrais renverser; et cependant je ne puis pas en conscience croire le méthodisme, comme d'autres ne peuvent pas en

¹ Sa thèse avait pour titre : *Considérations sur la nature de l'inspiration des apôtres.*

conscience ne pas le croire. Oh ! comme je bénirai Dieu si un jour j'ai une foi ferme et tranquille, si je comprends bien l'Écriture, et la lis avec plus de fruit et plus de plaisir ; si je sens en moi un désir de faire le bien plus fort que mes passions, et qui triomphe d'un amour-propre si vif, et d'un égoïsme si opposé au christianisme !

Il arriva, grâce à Dieu, ce jour de lumière et d'apaisement, où l'Esprit de Dieu vint éclairer cette conscience scrupuleuse, sanctifier cette noble ambition et satisfaire cette âme ardente. Mais ce ne fut pas immédiatement. La tristesse que nous avons vue poindre durant le cours des études d'Adolphe Monod, devait aller en croissant et finir par devenir une mélancolie douloureuse et malade. Il redoubla de ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs ; et ses efforts impuissants pour trouver la paix, ne feront que lui révéler sa propre faiblesse. Mais n'anticipons pas sur les événements.

A SA MÈRE.

Genève, 2 Novembre 1823.

Chère maman, mon ange de mère, je deviens tout triste quand je pense combien notre correspondance avec toi languit, j'entends de notre côté. Car quelque plaisir que me fassent tes lettres, quelque besoin que j'en aie, je ne puis pas plus